Les mécanismes de la violence structurelle

www.globaldisabilityjustice.org

Comprendre les mécanismes de la violence structurelle, c'est rendre visibles les rapports de pouvoir qui normalisent les injustices et produisent les inégalités. Cette analyse intersectionnelle, décoloniale et abolitionniste explore les liens entre suprématie blanche, colonialité, validisme et violences institutionnelles, afin de penser leur transformation collective. Cette ressource propose une analyse critique des mécanismes de la violence structurelle et des rapports de pouvoir qui produisent, normalisent et perpétuent les inégalités. Elle examine notamment la normalisation de la souffrance évitable, l'invisibilisation des causes politiques et historiques des injustices, l'individualisation de la responsabilité et la hiérarchisation des vies.

En croisant des perspectives intersectionnelles, décoloniales et abolitionnistes, elle met en lumière les liens entre suprématie blanche, colonialité, validisme, inégalités de santé et violences institutionnelles. Elle invite à dépasser les explications individualisantes pour interroger les structures sociales, économiques, politiques et épistémiques qui organisent la distribution inégale des ressources, des protections et de la reconnaissance. L'objectif est de reconnaître les responsabilités collectives et historiques, de valoriser les savoirs issus des expériences vécues et de penser les transformations nécessaires au démantèlement des systèmes d'oppression.

La violence structurelle est un concept politiquement puissant, car il permet de remettre en question l'ordre politique établi et les processus historiques qui ont produit et maintiennent le statu quo. Celui-ci se perpétue notamment à travers des structures sociales, économiques et culturelles qui reproduisent les inégalités et les rapports de domination. Inscrites dans les institutions, les normes et les pratiques, ces structures peuvent contribuer à perpétuer des formes d'oppression, même en l'absence d'une intention individuelle explicite de nuire.

Le terme « violence structurelle », qui remonte à au moins un demi-siècle dans les études sur la violence, désigne les institutions dominantes qui imposent des préjudices systémiques aux individus vulnérables. La violence structurelle est continue car elle est ancrée dans l'organisation de la société (Winter et Leighton, 2001). Johan Galtung, qui a introduit le terme dans les années 1960, a caractérisé la violence structurelle comme une forme de préjudice qui « tue lentement » en raison de son caractère indirect, mais profondément ancré dans les structures sociétales (Farmer et al., 2006 ; Lee, 2019). Contrairement à la violence physique, souvent visible et épisodique, la violence structurelle agit de manière persistante, marginalisant les individus et les groupes en créant des inégalités qui limitent leur capacité à atteindre le bien-être physique et mental (Lee, 2019). Les forces historiques et les processus cumulatifs limitent subtilement, et souvent imperceptiblement, l'action individuelle, limitant l'accès aux bénéfices du progrès social pour les populations considérées comme vulnérables (Browne et al., 2024). De plus, la violence structurelle exacerbe souvent la violence interpersonnelle, notamment les violences émotionnelles et psychologiques, le racisme interpersonnel, les violences verbales, les violences sexistes, l'exclusion sociale et les violences physiques infligées par les individus entre eux (Macpherson et Wathen, 2023). Souvent invisible, la violence structurelle se normalise au quotidien en raison de sa nature persistante et répétitive (Winter et Leighton, 2001). Cependant, elle n'est ni naturelle ni inévitable ; elle est plutôt le produit de structures et de politiques institutionnelles qui peuvent être modifiées, prévenues ou démantelées par une action délibérée (Winter et Leighton, 2001). (Weaving Structural Violence into Trauma-Informed Qualitative Health Research with Populations Considered Vulnerable)

La **violence structurelle** est inextricablement liée à la **structure sociale**.

La violence structurelle est intimement liée à la violence culturelle, c'est-à-dire aux atteintes systématiques à la dignité humaine et à l'estime de soi des individus et des communautés. Cette dernière violence s'exerce à travers la culture, le langage, l'idéologie et la production de connaissances dans les disciplines universitaires et les canons scientifiques. (Urmitapa Dutta) Mettre en lumière ce que les structures oppressives ont rendu invisible.

La violence structurelle englobe la production, le maintien et la reproduction

des inégalités et des oppressions sociales. Ce concept renvoie aux systèmes sociaux ainsi qu'aux mécanismes par lesquels ils produisent et normalisent la marginalisation, l'exclusion et l'exploitation selon des critères tels que la race, la classe sociale, le genre, l'origine ethnique, la nationalité et d'autres catégories odieuses (Galtung, 1969 ; Farmer, 2003 ; Martin-Baró, 1994 ; Scheper-Hughes, 2004) [...] La violence structurelle n'est pas toujours manifeste et peut être normalisée et naturalisée comme un statu quo, masquant ainsi les circuits de privilège et de dépossession (Fine & Ruglis, 2009). Elle opère en occultant les origines sociales et politiques des problèmes psychosociaux, au lieu de responsabiliser les individus et les communautés en difficulté (Scheper-Hughes, 2004 ; Stoudt et al., 2016). Le racisme, le sexisme, la pauvreté, la faim, les pratiques policières discriminatoires et les inégalités en matière de santé en sont des exemples courants. (**Urmitapa Dutta**)

Quiconque s'intéresse à la violence structurelle devrait porter une attention particulière à ces maladies et aux structures sociales qui les perpétuent […] Les inégalités sociales sont au cœur de la violence structurelle […] La violence structurelle est une violence exercée systématiquement – c'est-à-dire indirectement – par celles et ceux qui appartiennent à un certain ordre social : d'où le malaise que ces idées suscitent dans une économie morale encore encline à attribuer le mérite ou le blâme à des individus. (Paul Farmer; An Anthropology of Violence)

Les personnes qui subissent les effets néfastes des structures sur leur santé connaissent depuis longtemps l'importance d'une transformation structurelle et militent en ce sens. Le terme « structure », en sciences sociales et en recherche sur la santé, peut désigner diverses entités et concepts, notamment la culture, les normes sociales et les attitudes du public, ainsi que les politiques, les pratiques et les procédures des gouvernements, des organisations et des institutions. (The use and operationalization of "structural stigma" in health-related research: A scoping review)

Ce terme vise à dépasser la notion de violence physique pour englober les multiples manières dont les structures sociales et les institutions peuvent entraver ou inhiber le potentiel des individus. Il désigne non seulement des pratiques oppressives, mais aussi l'incapacité des États ou des communautés à répondre aux besoins fondamentaux des personnes, tels que l'accès aux soins de santé et au logement. La violence structurelle renvoie à des conditions sociales inéquitables, incluant une répartition inégale des ressources, des discriminations ou d'autres hiérarchies sociales injustes. (De Gruyter Handbook of Structural Violence)

Les structures, politiques et pratiques institutionnelles servent généralement les intérêts des populations majoritaires au détriment des groupes minoritaires, d'où l'importance de combler ce manque interdisciplinaire […] Les structures institutionnelles engendrent des injustices lorsqu'il existe des disparités en matière de ressources, d'opportunités et de représentation entre les perspectives majoritaires et minoritaires, par exemple des inégalités d'accès aux soins, d'expérience des services

de santé et de résultats thérapeutiques […] Les populations minoritaires, ici appelées communautés marginalisées, sont particulièrement touchées par de multiples désavantages. (Institutional injustice: Implications for system transformation emerging from the mental health recovery narratives of people experiencing marginalisation).

Les structures sociales, politiques et économiques peuvent être configurées de manière à marginaliser et à priver de leurs droits certains groupes, tout en bénéficiant à d'autres groupes et en multipliant leurs possibilités d'action. Cette reconnaissance du rôle du pouvoir d'action dans les structures sociales est donc directement liée au concept de violence structurelle […] l'impérialisme – en tant que matrice de structures sociales, idéologiques et économiques – constituait un système international de violence structurelle globale, fruit de la convergence de politiques conscientes menées par de multiples acteurs aux niveaux infranational, national et multinational […] L'impérialisme offre ainsi une illustration éloquente de la manière dont la violence structurelle peut être génocidaire. (Structural Violence As A Form of Genocide)

La violence structurelle est structurée et contraignante. Elle restreint la capacité d'agir de ses victimes. Elle resserre un nœud coulant autour de leur cou, et cet étau détermine la manière dont les ressources – nourriture, médicaments, voire affection – sont allouées et vécues. (Paul Farmer; An Anthropology of Violence)

La violence structurelle désigne les systèmes sociaux, politiques et économiques qui désavantagent systématiquement les individus ou les populations, augmentant leur exposition aux préjudices et perpétuant les inégalités (Farmer et al., 2006). Pour bien comprendre et cultiver l'empathie envers les expériences vécues par les individus dans leurs contextes uniques, il est essentiel de situer la vulnérabilité dans le contexte de la violence structurelle. (Sage Journals)

La violence structurelle désigne les arrangements sociaux ancrés dans l'organisation politique et économique de la société et qui entraînent des préjudices physiques et psychologiques pour des groupes et des individus identifiables (Farmer et al., 2006 ; Karandinos & Bourgois, 2019).

Nous vivons dans des sociétés qui tendent à individualiser les conséquences de problèmes dont les causes sont souvent historiques et structurelles. Cette individualisation peut être renforcée par une forme d'amnésie collective. Lorsque l'histoire des violences et des rapports de domination est effacée, minimisée ou dépolitisée, les situations produites par ces structures apparaissent plus facilement comme des problèmes individuels plutôt que comme les conséquences d'une histoire collective. L'oubli de l'histoire et l'individualisation de la responsabilité peuvent fonctionner ensemble. Ce que l'on ne veut pas reconnaître comme une histoire collective peut être renvoyé à la responsabilité de l'individu qui en subit encore les

conséquences.

Sous le capitalisme, les problèmes sociaux résultant de l'exploitation et de la mauvaise répartition des ressources sont considérés comme des échecs moraux individuels et non comme des problèmes systémiques [...] L'idée selon laquelle ceux qui apportent de l'aide doivent « réparer » les personnes dans le besoin avec des « séminaires sur la gestion de la colère » repose sur l'idée que la pauvreté et la marginalisation des gens ne sont pas un problème systémique mais sont causées par leurs propres lacunes personnelles. Cela implique également que celles et ceux qui fournissent de l'aide sont supérieurs [...] de nombreuses personnes cherchent à briser leur propre isolement et à trouver un espace où elles peuvent être entendues et faire partie d'une compréhension commune des causes profondes de l'injustice. (**Mutual Aid**)

Une société a évidemment besoin de responsabilité individuelle. Le problème apparaît lorsque la responsabilité individuelle devient le principal cadre explicatif de phénomènes qui sont structurels. La violence structurelle ne se limite pas à des comportements individuels. Elle est produite et entretenue par l'organisation même de la société. Nous devons interroger les conditions sociales et structurelles qui rendent certaines violences possibles et qui limitent les réponses que nous pouvons y apporter.

L'abolition ne se contente pas de reconnaître les structures telles qu'elles sont, mais consiste à imaginer et créer une nouvelle vision du monde où ces violences structurelles et ces structures oppressives n'existent plus. (Ruth Wilson Gilmore) il est également nécessaire d'œuvrer activement à les réparer en s'engageant auprès des communautés les plus marginalisées par les systèmes d'oppression, en plaçant leurs priorités au centre des débats et en créant un espace où elles puissent être menées, tant dans la recherche que dans la pratique (Crystal Mary Fleming et al., 2022).

L'abolition ne consiste pas uniquement à supprimer certaines institutions violentes. Elle implique de transformer les structures sociales, économiques, politiques et épistémologiques qui rendent ces institutions possibles et légitimes. Sans décolonisation, les systèmes de domination risquent simplement de se reconfigurer sous de nouvelles formes plus acceptables ou plus invisibles (Ginwright; 2018)

Ces mécanismes de violences structurelles ou systémiques ne s'arrêtent pas aux institutions : ils forment la toile de fond des violences sexuelles, interpersonnelles et médicales, qui en sont souvent la traduction la plus visible. Comme le rappelle Johan Galtung, « la violence est présente quand les êtres humains sont influencés de telle façon que leurs réalisations somatiques et mentales sont en deçà de leur potentiel » — autrement dit, lorsqu'un système ne rend pas la souffrance évitable mais ordinaire.

Comprendre la violence structurelle implique donc d'interroger les oppressions sur lesquelles repose le statu quo, mais aussi les mécanismes par lesquels elles sont normalisées et reproduites au quotidien. Cette introduction invite les lecteur·ices à examiner de manière critique leur propre positionnement, ainsi que les formes de complaisance, de participation ou de complicité — conscientes ou non — susceptibles de contribuer au maintien de cet ordre social. Nous devons être conscient.es que le statu quo s'enracine dans les oppressions structurelles.

"La violence structurelle détermine qui tombe malade, qui est incarcéré.e, et qui est oublié.e." (Paul Farmer; 2003)

Ces conditions sont intentionnellement difficiles à reconnaître, parce qu'elles sont institutionnalisées, valorisées et invisibilisées, ce qui les rend d'autant plus résistantes à la transformation. Les « espaces réformistes », en individualisant des causes structurelles qu'ils ne comprennent pas, refusent de reconnaître leur propre responsabilité dans sa genèse, en ne rendant pas compte de leurs privilèges, renforcent le système carcéral. Ce sont précisément ces violences qui, en se répétant et en s'institutionnalisant, ont donné naissance au système d'incarcération mondial. (Handicap et justice climatique…)

La dynamique d'invisibilisation des violences structurelles est au cœur de la suprématie blanche, qui repose sur la capacité à produire l'illusion que les inégalités sont "naturelles", "inexistantes" ou "accidentelles". En délégitimant la parole des opprimé·es, elle entretient l'idéologie du statu quo et déplace la responsabilité collective sur les individus. Ainsi, les violences structurelles sont normalisées, tandis que toute tentative de les nommer est présentée comme excessive, irrationnelle ou dangereuse.

De la même manière que la criminalisation des groupes marginalisés contribue à renforcer les inégalités structurelles, la médicalisation du handicap tend souvent à déplacer l'attention vers les déficiences individuelles plutôt que vers les conditions sociales qui produisent les préjudices et les vulnérabilités.

En d'autres termes, comme le souligne Morrow, l'ère du néolibéralisme a instauré une « médicalisation des problèmes sociaux ». (Mad Matters: A Critical Reader in Canadian Mad Studies)

L'effacement de l'histoire et l'individualisation de la responsabilité fonctionnent ensemble. Ce que l'on ne veut pas reconnaître comme une histoire collective peut être renvoyé à la responsabilité des personnes portant des identités parmi les plus criminalisées et marginalisées et qui en subissent encore les conséquences.

Les signes de détresse, ou le non-respect des normes comportementales, sont systématiquement interprétés sous l'angle de la violence et de la criminalité, plutôt que sous celui de la vulnérabilité. (Mad World; The Politics of Mental Health)

Plusieurs travaux montrent que lorsque les politiques ignorent les rapports de pouvoir multiples, elles ont tendance à individualiser la violence. Même si ce n'est pas l'objet principal de l'article de Lombardo, leur démonstration conduit directement à cette conclusion : lorsqu'on efface les rapports structurels, la responsabilité glisse vers les individus. (Intersectionality in European Union policymaking: the case of gender-based violence) Un des grands défis de l'intersectionnalité consiste à rendre ces dynamiques de pouvoir visibles, afin d'en révéler les mécanismes d'effacement et d'oppression à l'égard des groupes minorisés. (Intersectionality in higher education research: a systematic literature review)

La discrimination structurelle à laquelle sont soumis les corps présentant une diversité fonctionnelle conduit à la normalisation des inégalités de traitement, consolidant les stigmates qui placent ce groupe comme étant au-dessous des corps dans les normes établies par une société d'exclusion. (CAMPBELL, 2009, p. 22) Les exclusions se reproduisent également à travers le manque de décolonisation de l'éducation et de la société en général (Petrovich Njegosh, 2022). (**The Future of Inclusive Education:** Intersectional Perspectives)

Les traumatismes sont étroitement liés à l'exclusion sociale et aux **inégalités systémiques**. (**Weaving Structural Violence into Trauma-Informed Qualitative Health Research with Populations Considered Vulnerable**) Les inégalités structurelles (oppressions systémiques, dynamiques de pouvoir, exclusions) façonnent profondément les expériences des groupes marginalisés.

L'intersectionnalité s'intéresse aux épistémologies et au pouvoir, et plus particulièrement à la relation entre pouvoir et production de connaissances. L'intégration des perspectives et des visions du monde des personnes généralement marginalisées ou exclues de la production de connaissances peut contribuer à déconstruire les forces de pouvoir activées par ce processus (Dhamoon, 2011). (Intersectionality-Based Policy Analysis)

La violence structurelle doit également être une analyse de l'histoire : « cette analyse de la violence structurelle exige une compréhension des histoires qui, très souvent, doivent être cachées, occultées, déformées ou niées pour que ces rapports de pouvoir inégaux se normalisent et se naturalisent, pour échapper à toute tentative de critique et d'intervention. » (Dr Tonya Haynes) Face à ces violences structurelles, la plupart des gens ignorent la nécessité de la changer et, loin de la corriger, ont plutôt

tendance à la reproduire. Il est aussi dans l'intérêt de celles et ceux qui profitent de ces violences structurelles de ne pas en prendre connaissance.

Le féminisme carcéral se tourne vers l'État pour juger et traiter les violences sexistes en punissant les auteurs individuels de violences conjugales, de maltraitance d'enfants, de harcèlement et de violences sexuelles, de crimes haineux… mais il ignore les injustices systémiques/structurelles qui contribuent à ces formes et cycles de violence. Le féminisme abolitionniste, au contraire, adopte une approche intersectionnelle et structurelle pour analyser et démanteler les systèmes d'oppression. Pour mettre fin aux cycles de préjudices pour tout le monde il faut consacrer du temps pour comprendre la complexité de la survie des personnes en marge et de l'abolition. Au-delà de la critique des réponses étatiques à la violence et aux abus, les féministes abolitionnistes promeuvent des pratiques de justice transformatrice (Survived & Punished, 2017).

Les auteurs de harcèlement et d'agressions sexuelles sont publiquement dénoncés, puis évincés des organisations et des institutions ; pourtant, les problèmes structurels qui ont rendu possibles ces comportements demeurent. En effet, le discours axé sur l'indignation — qui se concentre sur la nécessité de punir les « prédateurs » — tend à détourner l'attention de ces structures et de la toxicité généralisée qu'elles engendrent. (Me, Not You : The Trouble with Mainstream Feminism)

Les réformes visent principalement à corriger les biais supposés d'agents individuels, plutôt qu'à reconnaître une structure explicitement conçue pour contrôler et priver de pouvoir les groupes marginalisés. (The Cradle Community)

Dans le champ du handicap, beaucoup de textes montrent que les violences sexuelles (VSS) ne sont pas des "dérapages individuels", mais des conséquences structurelles de dispositifs institutionnels : dépendance forcée, enfermement, infantilisation, privation de crédibilité, contrôle du corps, absence de consentement reconnu, impunité des professionnels, etc. (Sürken; 2022) (How Gender-Based Violence Makes Prison Abolition (Un)thinkable: The Role of Narrations and Their Setting).

L'effacement, le silence des personnes les plus impactées sert les intérêts dominants et empêche les changements structurels transformateurs nécessaireson déclaré pour réduire les préjudices. L'exclusion est souvent imposée par des obstacles systémiques, et non par un choix personnel ; il nécessite donc des changements structurels. La prise de conscience de l'exclusion systémique permet d'éviter de pathologiser davantage les personnes isolées. (Tabitha Lean)

Une perspective abolitionniste exige ainsi de dépasser les explications

individualisantes — elle refuse l'individualisation de ce qui est structurel, de ce qui relève d'une responsabilité collective et historique — afin d'examiner les rapports de pouvoir qui organisent la distribution inégale des ressources, des protections, des risques et des formes de reconnaissance sociale. (From 'crime' to social harm?)

La violence structurelle se caractérise par un accès inégal aux déterminants de la santé (logement, soins de santé de qualité, emploi, éducation, etc.), créant ainsi un contexte propice aux violences interpersonnelles et façonnant des formes de violence sexistes qui placent les femmes en situation de vulnérabilité. (The role of structural and interpersonal violence in the lives of women: a conceptual shift in prevention of gender-based violence)

La violence ne s'exerce pas uniquement entre les individus ; elle est structurelle.

Être perturbé par l'injustice et/ou y résister a toujours été qualifié de maladie/crime et puni, en particulier lorsque cette injustice est la norme sociétale (codes de l'esclavage, drapétomanie, dysesthésie éthiopienne pendant l'esclavage, vagabondage, non-conformité, désordre, résistance à l'ère carcérale et médicale). (source: Talila Lewis)

Dans « The First Into the Dark », Michael Robertson et al. précisent que pour parvenir aux objectifs de l'élimination des personnes handicapées (Krankenmorde), la mise en œuvre préalable de violences structurelles — médicales, sociales, économiques et éducatives — a été déterminante. Si la prise en compte de cette extermination des personnes handicapées est très récente, les historiens continuent de débattre sur les liens complexes entre la possibilité de l'holocauste et le rôle central de l'élimination des personnes handicapées (Krankenmorde).

Les théoricien.nes de la Disability Justice ont déclaré qu'il n'y a rien de pire — pour lutter contre ces violences structurelles — que de centrer nos analyses sur les personnes handicapées les plus privilégiées. Cela renforce le tokénisme, qui agit comme un frein aux transformations profondes et structurelles, en donnant l'illusion du changement tout en maintenant les structures oppressives intactes. Le tokenisme encourage les réformes cosmétiques qui « sapent l'énergie des visions radicales ». (Charlotte Rosen)

L'objectif du projet décolonial est d'identifier les structures contemporaines et historiques qui perpétuent et maintiennent les oppressions, en tenant compte des connaissances incarnées qui peuvent provoquer un véritable changement durable et en profondeur.

Dans un contexte marqué par la domination de la psychiatrie, où le savoir issu de l'expérience vécue est largement relégué au second plan, il faut comprendre que "l'un des principaux obstacles à la mise en œuvre réussie du cadre des droits de l'homme est que les États parties continuent de s'appuyer sur un modèle médical solide où le handicap est compris comme un problème individuel plutôt que comme un problème structurel et sociétal." (The CRPD and the economic model of disability: undue burdens and invisible work)

Le modèle médical du handicap, notamment lorsqu'il se traduit par l'exercice d'un pouvoir psychiatrique, peut entrer en conflit structurel avec les principes portés par la CDPH, qui rompt avec une conception du handicap centrée sur la déficience individuelle et reconnaît le rôle des barrières sociales, environnementales et structurelles dans la production du handicap.

Les voix émergentes issues des pays du Sud mettent en évidence les conséquences persistantes de la violence historique liée à la colonisation et soulignent l'importance de s'attaquer aux causes systémiques de la violence, de la maltraitance, de la négligence et de l'exploitation. Prendre conscience de la manière dont les Premières Nations perçoivent les personnes en situation de handicap nous incite non seulement à respecter leur culture et leurs modes de vie, mais nous met aussi au défi de nous inspirer de leurs traditions et pratiques inclusives. (Hierarchies of power: Disability theories and models and their implications for violence against, and abuse, neglect, and exploitation of, people with disability)

Parler de la violence structurelle invite à nommer des responsables. Toute la difficulté réside dans le fait de mettre en lumière les mécanismes systémiques et de désigner celles et ceux qui les perpétuent, consciemment ou non. Parce qu'elle échappe à la reconnaissance collective, cette incompréhension rend la responsabilisation et la transformation difficiles, voire dérangeante, car elle implique de remettre en question des normes profondément enracinées.

La violence structurelle doit être passée sous silence pour dissocier la blanchité de la colonialité. Ce silence permet aux colons blancs de croire qu'ils vivent dans une société postraciale ou postcoloniale, alors que ces structures coloniales demeurent intactes.

Pour obscurcir ces violences et éviter toute responsabilisation collective et historique, la suprématie blanche[1] mobilise toute une panoplie d'outils comme le

1 Le terme « suprématie blanche » ne désigne pas « des postures fascisantes flagrantes et extrêmes de petits groupes néonazis, mais plutôt de la priorisation systématique et systématique des intérêts blancs, tenue pour acquise et passée sous silence par le courant politique dominant » (Gillborn, 2005, p. 2). On parle plutôt de la culture de la suprématie blanche qui est la structure sociale qui prévaut actuellement dans toutes les sociétés majoritairement blanches—et sans doute aussi à

modèle biomédical, le blâme de la victime[2], l'incarcération, l'exclusion, le réformisme, le gaslighting racial, social et structurel, y compris celui du **féminisme blanc libéral**[3], le **travail social**[4], le tokénisme, la désensibilisation organisée, les larmes blanches[5], l'innocence blanche, la « victime idéale », le positivisme, la stigmatisation structurelle, la neutralité, l'universalisme républicain[6], la méritocratie, la culture de la suprématie blanche (paternalisme, objectivité, individualisme…), le complexe industriel du sauveur blanc, la colonialité de l'être/du savoir/du pouvoir, les pratiques eugénistes modernes… Ces dispositifs sont des outils qui permettent au capitalisme de fonctionner sans avoir à recourir à une violence directe constante et visible. Ils visent à contraindre les individus à se surveiller ou à se gérer eux-mêmes.

Pour résumer le gaslighting structurel, les personnes privilégiées fonctionnent souvent comme l'État : elles disposent du privilège de définir ce qui est ou non une violence. Tant que les effets ne les touchent pas directement, la violence reste invisibilisée, minimisée ou niée. C'est exactement ce que décrit le concept de

---

l'échelle mondiale (conséquence du colonialisme européen)—où les Blancs bénéficient le plus des pratiques économiques, politiques et culturelles dominantes et y dominent. Si la grande majorité des Blancs de chaque pays peuvent trouver les croyances et les actions de ces groupes odieuses et souhaiter leur défaite, ces mêmes Blanc.hes peuvent néanmoins bénéficier de la structure sociale de la suprématie blanche.

2 Cette dynamique est au cœur de la suprématie blanche, qui repose sur la capacité à produire l'illusion que les inégalités sont "naturelles", "inexistantes" ou "accidentelles". En délégitimant la parole des opprimé·es, elle entretient l'idéologie du statu quo et déplace la responsabilité collective sur les individus. Ainsi, les violences structurelles sont normalisées, tandis que toute tentative de les nommer est présentée comme excessive, irrationnelle ou dangereuse.

3 Pour résumer le gaslighting structurel, les personnes privilégiées fonctionnent souvent comme l'État : elles disposent du privilège de définir ce qui est ou non une violence. Tant que les effets ne les touchent pas directement, la violence reste invisibilisée, minimisée ou niée. C'est exactement ce que décrit le concept de gaslighting structurel : un processus collectif et institutionnalisé par lequel les expériences vécues des personnes marginalisées sont délégitimées, déformées ou présentées comme exagérées. Ainsi, les violences structurelles sont systématiquement requalifiées en "problèmes individuels", en "mauvaises perceptions" ou en "cas isolés", alors qu'elles relèvent d'un système organisé. Ce mécanisme permet aux groupes dominants de maintenir leur confort, leur autorité et leurs valeurs comme norme sociale, au détriment des réalités vécues par les personnes opprimées.

4 Il est essentiel d'interroger les origines du travail social en tant que projet psychologique occidental, prolongement actif de la colonialité. La colonialité est également appelée la matrice coloniale du pouvoir, incluant le contrôle de l'histoire, du savoir, de la santé et de la justice. (Rhea V. Almeida et al., "Coloniality and Intersectionality")

5 Les larmes blanches sont une métaphore puissante du refus de responsabilité. Elles renvoient à la manière dont les personnes privilégiées—qu'elles soient blanches, valides—utilisent l'émotion pour neutraliser la critique et préserver leur confort, plutôt que d'écouter les vécus de celles et ceux qui subissent la violence structurelle—ce qui a pour effet d'étouffer la parole des personnes concernées et de détourner l'attention du problème systémique.

6 L'universalisme, qu'il soit républicain ou libéral, nie les interdépendances et reproduit la suprématie blanche en prétendant que la neutralité est possible. L'universalisme occidental s'est construit sur une hiérarchie entre humanités où certaines vies sont jugées dignes de protection, et d'autres pas. De nombreux milieux dits « progressistes » continuent de s'appuyer sur cet universalisme.

gaslighting structurel : un processus collectif et institutionnalisé par lequel les expériences vécues des personnes marginalisées sont délégitimées, déformées ou présentées comme exagérées. Ainsi, les violences structurelles sont systématiquement requalifiées en “problèmes individuels”, en “mauvaises perceptions” ou en “cas isolés”, alors qu’elles relèvent d’un système organisé et d’une responsabilité collective et historique. Ce mécanisme permet aux groupes dominants de maintenir leur confort, leur autorité et leurs valeurs comme norme sociale, au détriment des réalités vécues par les personnes opprimées.

Des mouvements émergents reconnaissent la nécessité de développer des communautés dotées de compétences structurelles afin de lutter plus efficacement contre les inégalités de santé et de bien-être au sein de nos communautés. Plusieurs travaux (Global Public Health Volume 18) montrent que ces compétences ne se développent pas seulement dans les institutions, mais essentiellement au sein des communautés et collectifs directement confrontés à la violence structurelle, afin de veiller à ce que les personnes victimes de discrimination et de marginalisation ne soient pas perçues comme des victimes ou responsables d’un problème systémique.

Historiquement, les professionnels de la santé mentale se sont alignés sur les structures de pouvoir majoritaires pour perpétrer des violences contre les plus vulnérables […] Les soins de santé mentale, en particulier pour les personnes marginalisées, doivent tenir compte des inégalités structurelles. (source: Global Mental Health from the Margins)

La prédominance d’une approche biomédicale de la souffrance mentale est désormais considérée par beaucoup comme l’un des principaux obstacles aux progrès des soins de santé mentale à travers le monde (Pūras, 2017). (Decolonising the medical curriculum psychiatry faces particular challenges) Le paternalisme dans le système de santé vise aussi à préserver et à protéger ce statu quo.

Ces mécanismes de violences structurelles ou systémiques ne s’arrêtent pas aux institutions : ils forment la toile de fond des violences sexuelles, interpersonnelles et médicales, qui en sont souvent la traduction la plus visible. Comme le rappelle Johan Galtung, « la violence est présente quand les êtres humains sont influencés de telle façon que leurs réalisations somatiques et mentales sont en deçà de leur potentiel » — autrement dit, lorsqu’un système ne rend pas la souffrance évitable mais ordinaire.

Un groupe féminim sensibilisé à la violence et intersectionnel situe la source des difficultés rencontrées par ce groupe dans des problèmes structurels et systémiques tels que le racisme, la pauvreté, le sexisme… et leurs interactions dans leur vie. (Shock and Awe: Trauma as the New Colonial Frontier)

Lorsque les violences sexistes sont perçues comme des actes répréhensibles

individuels commis contre des « victimes idéales », la prison peut sembler une solution convaincante. Cependant, les analyses structurelles et intersectionnelles rendent nécessaire un débat sur l'abolition des prisons. (Sürken; 2022)

Les traumatismes sont étroitement liés à l'exclusion sociale et aux inégalités systémiques. (Weaving Structural Violence into Trauma-Informed Qualitative Health Research with Populations Considered Vulnerable) Les inégalités structurelles (oppressions systémiques, dynamiques de pouvoir, exclusions) façonnent profondément les expériences des groupes marginalisés. Au cours des dernières années, l'intersectionnalité, en tant qu'approche et en tant que pratique, s'est révélée comme l'une des façons les plus prometteuses de s'attaquer aux inégalités structurelles (INSPQ).

Les programmes conçus sans tenir compte de l'intersectionnalité échouent souvent auprès des personnes les plus marginalisées, les plus impactées par les inégalités structurelles (Aspen Institute). L'intersectionnalité est une dynamique sociale importante pour les groupes marginalisés, y compris les personnes handicapées (MDPI). Les inégalités de santé sont bien établies pour les personnes handicapées et les personnes victimes de marginalisations multiples. Cependant, les mécanismes et les structures d'opportunités qui engendrent des résultats de santé négatifs sont mal compris. […] Le cadre d'analyse des politiques publiques fondé sur l'intersectionnalité offre une approche précieuse pour élaborer des politiques visant à modifier les facteurs structurels qui affectent les populations victimes de marginalisation multiple. (PubMed 1, PubMed 2, PubMed 3)

L'intersectionnalité ouvre la voie à des actions politiques et sociales qui ne se contentent pas de traiter les symptômes des inégalités, mais s'attaquent aux structures qui produisent et reproduisent la stigmatisation.

Les inégalités structurelles, qui se manifestent par des désavantages et des privilèges relatifs, résultent de l'interaction entre les catégories sociales, les rapports de pouvoir et les contextes. Par conséquent, les expériences d'inégalité vécues par un individu peuvent être chroniques ou transitoires, créant ainsi des expériences vécues uniques. (Scottish Government)

Une approche intersectionnelle permet de mieux comprendre le vécu des personnes aux identités multiples et contribue à l'élaboration de politiques et de services luttant contre les inégalités structurelles. Aborder le handicap via une lentille intersectionnelle nécessite de comprendre la différence entre le cadre hégémonique des droits des personnes handicapées et la justice des personnes handicapées (Disability Justice, DJ). La DJ considère que, lorsque le problème est systémique, un travail axé sur les droits individuels n'est ni adapté, ni convaincant. DJ a appelé à se décentrer des personnes handicapées pouvant obtenir des droits par le seul recours juridique. Plutôt que d'insister sur l'inaliénabilité des droits individuels, DJ nous

demande de réfléchir aux systèmes d'oppression structurelles.

La violence structurelle crée les conditions de possibilité des violences interpersonnelles : elle rend la souffrance pensable, acceptable et invisible. Paul Farmer l'exprimait ainsi : « Les structures sociales tuent aussi sûrement que les armes ; elles déterminent qui aura accès à la survie, et qui sera abandonné.e. »

Les survivant·es de la violence structurelle portent souvent des traumas complexes qui les tiennent à distance des espaces réformistes. Ces traumas sont liés à la destruction coloniale et raciale des systèmes de soin. Les espaces réformistes et inaccessibles aux personnes traumatisées oublient que la vulnérabilité est un antidote aux violences structurelles—et que seule l'accueil de leur vérité, dans des lieux réellement sûrs, peut ouvrir la voie à une véritable transformation collective. Le traumatisme est étroitement lié à l'exclusion sociale et aux inégalités systémiques. Ces personnes sont souvent qualifiées comme étant difficiles à atteindre ou « cachées ». (International Journal of Qualitative Methods, Résumé) Cela exige une compréhension « incarnée » et assez fine de la violence interpersonnelle et structurelle, de se décentrer des groupes dominants et homogènes. Ceci permet de remettre en question les récits dominants qui confondent un échec personnel avec une réponse à un traumatisme systémique.

Cette logique traverse toutes les sphères : familiale, médicale, sociale, judiciaire. Elle fabrique la tolérance collective à l'humiliation, au contrôle du corps-esprit d'autrui, à la domination de ceux jugés « moins utiles », « moins crédibles » ou « moins normaux ». Elle fonde ce que le mouvement No Body Is Disposable dénonce comme la disposabilité des vies : une économie morale où certains corps-esprits peuvent être abandonnés, institutionnalisés, violés ou sacrifiés sans scandale, au nom de la stabilité sociale.

Ainsi, les violences structurelles ou systémiques ne sont pas un arrière-plan, mais le langage commun de toutes les violences : sexuelles, raciales, psychiatriques, administratives. Elles enseignent à la société que certaines vies comptent moins, et qu'il est acceptable d'en user, d'en douter, ou d'en disposer.

C'est précisément contre cette normalisation de la souffrance que le mot d'ordre No Body Is Disposable affirme : aucun corps-esprit n'est jetable, aucune douleur n'est négligeable, aucune vie n'est de trop.

Cette dynamique s'observe aussi au sein de certains mouvements féministes dominants, où le gaslighting féministe blanc fonctionne comme un mécanisme de neutralisation politique. Sous couvert de sororité universelle, il délégitime la parole des femmes qui dérangent l'ordre blanc, bourgeois et valide : celles qui nomment le racisme, le validisme, la colonialité du soin ou les violences institutionnelles sont

accusées d'être "trop radicales", "conflictuelles", voire "malades".

Ce mécanisme, hérité du paternalisme colonial, reproduit à l'intérieur du féminisme la même logique de disposabilité : certains corps-esprits deviennent "trop complexes", "trop abîmées", "trop en colère" pour être inclus. Ces corps-esprits sont exclus au nom d'une paix apparente qui maintient l'ordre moral et la domination symbolique des corps-esprits blancs valides.

Ce gaslighting n'est pas seulement une stratégie psychologique : c'est un outil de gouvernement moral, un dispositif de blanchité (pour reprendre Sara Ahmed) qui permet aux féministes dominantes de se penser innocentes tout en perpétuant la hiérarchisation des vies. En ce sens, elles deviennent leurs propres ennemies : en refusant de voir comment leur confort repose sur la dépossession des autres femmes, elles sabotent la possibilité même d'un féminisme libérateur.

Relier cela au mot d'ordre No Body Is Disposable, c'est affirmer que l'abolition du validisme, du racisme et du patriarcat commence par la fin de la hiérarchisation entre les victimes. Aucun corps-esprit n'est "trop dérangeant" pour mériter d'être entendu.

Aucune douleur n'est "trop politique" pour être reconnue. Aucun féminisme ne peut prétendre à la libération tant qu'il continue de produire ses propres figures jetables.